

Louis BERTRAND, Hoabinh
gérant de la plantation d'Ernest Borel à Côt-Nghia,
www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Borel_Ernest.pdf
directeur de l'Omnium indochinois à Hanoï,
www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Omnium_IC-Hanoi.pdf
propriétaire des plantations de café de Quat-Lam et Dong-Song

Hanoï
UN DEUIL CHEZ LES PLANTEURS
LES OBSÈQUES DE M. LOUIS BERTRAND
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 août 1938)

Mercredi, à 16 heures, ont eu lieu, suivies par une nombreuse assistance, les obsèques de M. Louis Bertrand, planteur à Hoabinh. L'absoute fut donnée à la chapelle Saint-Antoine par le R. P. Depaulis.

Puis le convoi gagna le cimetière européen de la ville où se fit l'inhumation.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Borel, Reynaud, Guillaume et Humbert et de belles couronnes avaient été envoyées par la famille, la chambre d'agriculture du Tonkin, l'Omnium indochinois, dont le regretté défunt fut directeur en un temps.

Dans l'assistance, on remarquait MM. Leconte, président de la chambre d'agriculture ; Demolle, vice-président de la chambre de commerce ; Borel, concessionnaire ; Verneuil, membre de la chambre d'agriculture, Grogniard, chef de bureau principal hors classe des Services civils ; Delsalle et Vives, inspecteurs principaux de la Garde indigène de Hadong et Sontay ; S. E. Vi-van-Dinh, tong-doc de Hadong ; de nombreux commerçants et industriels de la ville ; MM. Gouguenheim, Anziani Casablanca ainsi que le personnel européen et annamite de l'Omnium Indochinois.

Au cimetière, devant la tombe, M. Leconte, président de la chambre d'agriculture du Tonkin, prononça l'émouvante allocution que voici, retraçant la belle carrière de M. Louis Bertrand :

Ce nouveau coup du sort m'a encore surpris à l'improviste.

Certes, je déplorais l'excès de fatigue que s'infligeait Louis Bertrand et je le lui avais dit, mais inutilement car il avait un caractère entier et n'entendait que quand il le voulait.

Je ne pouvais croire cependant à une issue fatale si rapide.

C'est en plein effort et à la veille de la réussite que notre ami est frappé après avoir passé par une alternative de succès et de revers, ceux-ci, à vrai dire, moins sensibles que ceux-là.

Le tragique de sa destinée est qu'il succombe peu après son frère cadet, un puissant travailleur aussi comme toute la race admirable des Alpines, mais Didier avait été miné par la Guerre qui avait épargné Louis.

Voilà donc, sur une société de trois membres apparentés entre eux, les deux chefs qui disparaissent prématurément. Puisse le dernier, M. Joannin, sauver l'exploitation et les intérêts engagés.

Louis Bertrand comptait parmi nous comme un jeune quoiqu'il atteignit 40 ans, car il y a peu de vrais jeunes parmi les colons tonkinois, je veux dire jeunes par l'âge.

J'ai connu le défunt pendant sa carrière coloniale. Il marquait, bien entendu, par ses qualités mais aussi poussait parfois la volonté jusqu'à l'obstination. C'est ainsi qu'il ne pouvait laisser indifférents à son égard ceux qui l'approchaient.

Il avait débuté comme planteur et éleveur à l'excellente école d'Ernest Borel, notre collègue ; il dirigea ensuite l'Omnium Indochinois à Hanoi dont les principaux actionnaires et l'administrateur délégué sont dauphinois comme lui.

Puis, enfin, il s'installa à son compte, de nouveau dans l'agriculture, créa le domaine de Quat-Lam, acquit et releva celui de Dong-Song.

Son aspect était typique, les traits accentués, l'épiderme hâlé à l'extrême, plus que je l'ai jamais vu chez un Européen, vif, [circulant, à toute heure du jour au travers de ses cafés](#), l'œil à tout, vêtu au minimum, ne s'attardant pas à rattacher une sandale quand la boue l'engluait mais préférant alors lâcher l'autre pour aller nu-pieds. Il ne savait marcher lentement.

Ce n'est pas pour un mesquin appât du gain qu'il peinait si rudement. Il voulait toujours faire mieux. C'est l'amour-propre qui le tenaillait, et le scrupule de se libérer rapidement d'engagements qu'il avait dû contracter, comme tant d'autres, pendant la crise dont nous sortons.

Mais il refusait de se soigner comme il l'eut fallu, trop confiant en ses forces et par crainte de perdre son temps.

Ce n'est pas le lieu de juger du bien ou du mal-fondé de cette ligne de conduite, mais tout de même, si celle-ci n'est pas à suivre aveuglément, n'y a-t-il pas là quelque chose d'édifiant à une époque où tant d'autres hommes mesurent leurs efforts en sens opposé ?

Au fond d'un village des Hautes-Alpes survivent ses vieux parents qui ont maintenant perdu leurs deux vaillants fils. C'est vers eux que s'incline notre chagrin.

À la famille, à la chambre d'agriculture, aux amis, nous adressons nos bien vives condoléances.
